

Entretien avec Lodge Kerrigan, réalisateur de *Clean, Shaven*

Mario Cloutier

Numéro 179, juillet–août 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49645ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Cloutier, M. (1995). Entretien avec Lodge Kerrigan, réalisateur de *Clean, Shaven*. *Séquences*, (179), 10–10.

1946



LA BELLE ET LA BÊTE

Pour Jean Cocteau, le cinéma était «la dixième muse», «un rêve dormi debout». Avec **La Belle et la Bête**, il lui donne un autre nom, celui de «magie», anagramme d'«image». Après l'avoir délaissé pour le théâtre et la poésie, Cocteau, qui s'était déjà essayé à l'écran avec **Le Sang d'un poète** (1930), enregistre un éclatant succès en tant que scénariste de **L'Éternel Retour** (1943) de Jean Delannoy, une modernisation de la légende médiévale de Tristan et Iseult qui devait plonger le public français dans les délices de la passion. Reprenant son interprète d'élection, Jean Marais, Cocteau-réalisateur décide d'adapter un conte pour enfants, sans rien abdiquer de sa mythologie personnelle. Contre toute attente, c'est un triomphe. Entouré de techniciens habiles (Henri Alekan pour la photo, Georges Auric pour la musique), puisant adroitement dans le fantastique merveilleux (château, forêts, cancélabres, sortilèges, cheval magique...), il parvient à créer un univers de pure féerie. La scène finale, où Belle retourne au château auprès de la Bête mourante, est un exemple (peut-être un peu ambigu) de cette somptueuse imagerie: sous le regard de Belle, la Bête se change en Prince Charmant et s'envole avec elle vers son royaume magique... Le film obtint le Prix Louis Delluc et fit partie de la sélection française au Festival de Cannes.

et aussi: **The Best Years of Our Lives** (William Wyler), **The Big Sleep** (Howard Hawks), **La Bataille du rail** (René Clément), **La Symphonie pastorale** (Jean Delannoy), **Great Expectations** (David Lean), **Duel in the Sun** (King Vidor), **The Postman Always Rings Twice** (Tay Garnett), **It's a Wonderful Life** (Frank Capra), **Ivan le Terrible (2^e partie)** (Serguei Eisenstein), **Gilda** (Charles Vidor), **My Darling Clementine** (John Ford), **Notorious** (Alfred Hitchcock), **Black Narcissus** (Michael Powell).



Entretien avec Lodge Kerrigan, réalisateur de *Clean, Shaven*

Après avoir vu *Clean, Shaven* du New-Yorkais Lodge Kerrigan, on s'attend à rencontrer, en la personne du cinéaste, quelqu'un de tourmenté, ne serait-ce que par les affres de la création. Il n'en est rien. Kerrigan est un réalisateur de 31 ans qui a toute sa tête sur ses épaules. Articulé, lucide et non dénué d'humour. Un Yankee vraiment pas comme les autres...

Mario Cloutier

En tant que cinéaste indépendant, vous faites partie de ceux qui ne peuvent pas travailler avec un grand studio, de ceux qui prennent une caméra et vont filmer, sans autre préavis, non?

Disons que je suis de ceux qui croient que le public est fatigué des récits et des images pré-digérées. Je crois que les spectateurs ont le goût de réfléchir et d'apprendre. Certains studios m'ont approché pour que je leur fasse un film du genre «Snow White and the Schizophrenics». Il n'en est pas question. Mais, en même temps, je crois qu'il faut prendre ses responsabilités. Faire un film coûte cher et il faut être naïf pour penser qu'on peut séparer complètement l'art du commerce dans le cinéma.

Mais votre film possède des qualités artistiques indéniables en plus d'un sens visuel hors du commun. Une œuvre d'art très personnelle... Jusqu'à quel point?

Je voulais surtout parler de schizophrénie en déjouant les préjugés et les attentes des spectateurs. En allant aussi à l'encontre de ce que les médias véhiculent, à

savoir que les schizophrènes sont des gens violents. *Clean, Shaven* est un premier film qui a été particulièrement difficile à compléter. Que retenir-vous de cette expérience qui a duré trois ans? Le film a coûté 60 000 \$ américains et je croyais trouver des fonds au fur et à mesure. C'est grâce à un engagement personnel de tout le monde, y compris l'acteur principal Peter Greene, que *Clean, Shaven* a pu se terminer. Cela donne une certaine confiance de pouvoir faire un film avec un si petit budget. Je suis moins tenté maintenant par les côtés superficiels de la production ou du cinéma.

Pourtant, vous êtes maintenant à Hollywood où vous êtes en train de monter votre prochain projet. De quoi s'agit-il?

Oui, mais je sais déjà que ce ne sera pas un film de consommation courante. Je n'ai pas peur de travailler là-bas, dans ce monde-là, même si le budget est dix fois supérieur à celui de *Clean, Shaven*. Mon producteur est Johnny Stark, celui qui a piloté les premiers Jarmusch et les derniers Araki. La thématique tourne autour de la prostitution et de la misogynie. Ce ne sera donc pas un film commercial. Rejoindre un large public fait plaisir mais c'est un territoire qui est déjà bien occupé. De plus, j'ai toujours un certain sentiment de désespoir, mais je sens que je dois être complètement auto-suffisant. C'est même un besoin névrotique. Juste au cas où...

CLEAN, SHAVEN

Le premier long métrage de Lodge Kerrigan est un film coup de poing qui frappe là où ça fait mal, dans notre perception de spectateurs. Le cinéaste indépendant américain nous fait vivre un voyage existentiel, un «road movie» dans la tête d'un schizophrène. Tapissé de musique bizarre mur à mur, cette expérience rend obsédants les quelques silences qui s'y glissent. L'interprétation de Peter Greene (*Laws of Gravity* et *The Mask*) y est également excellente et la mise en scène inventive, sans compromis aux habitudes explicatives narratives.

Mais, le plus dur dans ce film, qui paraîtra insupportable à certains en raison de sa violence, c'est que l'horreur n'est jamais là où l'on pense qu'elle se trouve. Laissant nombre de fausses pistes et de questions sans réponses, Lodge Kerrigan nous amène là où il veut, c'est-à-dire dans un lieu de questionnement de l'expérience filmique, d'une part, et de la schizophrénie, d'autre part.

Dans cet endroit où la nature semble inquiétante et en conflit constant avec la culture, une petite fille arrachera à son père malade son seul sourire de tout le film. Et, floués, aveugles comme spectateurs, on comprendra bien trop tard que l'on s'était trompé sur la véritable nature des êtres désœuvrés qui peuplent ce film intransigent. Le malade n'est pas qui on pense, le tueur non plus et le flic n'a rien d'un «intégriste hollywoodien». Dans ce long métrage peu bavard, où les images et les sons s'entrechoquent pour faire sens, les quelques répliques tombent drues, pleines de vérité. La mère criera à son fils: «Sors, ce n'est pas sain de rester dans la maison.» Et lui de répondre: «Ils tuent des gens dehors...» Tout est dit.

Mario Cloutier



Peter Greene